



Takehiko Sugawara, Miharu, 227 x 545 cm. © Galerie Taménaga

TAKEHIKO SUGAWARA

Galerie Taménaga, jusqu'au 9 avril

CATALOGUE TAKEHIKO SUGAWARA

Préface de Marie C. Aubert-Prézeau

MODERN ROYALSValérie Belin, Galerie Nathalie Obadia, jusqu'au 14 mai
www.nathalieobadia.com

Modern Royals. L'oxymore est requis pour qualifier la dernière série de Valérie Belin, laquelle interroge les conventions du portrait, genre séculaire qu'elle revisite tout comme celui des vanités. Présentation est ici souveraine, toute trace de naturel a soigneusement été gommée. Les corps deviennent décor, la photographie annulant alors les perspectives traditionnelles pour leur substituer un espace recomposé. Le travail de surimpression, réalisé en post-production, se façonne en effet autour de superpositions d'images comme autant de couches successives. L'ensemble concourt à la création d'un reflet factice dont la texture dense s'avère paradoxalement picturale. Un univers déréalisé prend forme : il s'agit d'une vision éthérée. Certainement celle des identités consumées par la surconsommation visuelle, tramées à même le portrait.

MAUD DE LA FORTERIE

La vie secrète des arbres

Une somptueuse exposition pour se perdre dans les forêts du Japon et les oeuvres de **Takehiko Sugawara...** PAR DAMIEN AUBEL

La spacieuse chambre d'échos des associations est parfois le théâtre de surprenants phénomènes de réverbération. Ainsi, au renfrognement spirituel et esthétique qui tourmente le narrateur dans le *Temps retrouvé* devant un agencement d'ombre et de lumière sur une rangée d'arbres – « Arbres, pensai-je, vous n'avez plus rien à me dire, mon cœur refroidi ne vous entend plus. » – réplique, comme un démenti fervent, cette exposition du Japonais Takehiko Sugawara (né en 1962) à qui les arbres ont tant à dire. Cerisiers et cèdres, ils ne campent pas, comme une domesticité de feuillage et d'écorce, les figurants pittoresques d'une peinture de paysage : ils sont, vénérables et vénérés, l'objet des soins attentifs de l'œil et du pinceau. « Pays d'art naturaliste », observait, en connaisseur aguerrri, Edmond de Goncourt, le Japon devait engendrer des peintres comme Takehiko Sugawara.

Pourtant, dans la forêt de ces importants formats, l'œil s'égaré, les repères se dissolvent. Cette teinte de blanc, anarchiquement mosaïquée, avec ses contours accidentés, sertis dans des noirs grisailants piquetés à leur tour de blanc – ce blanc qui ceinture un fond d'or, tandis qu'un bourgeonnement à la luisance d'anthracite s'épanouit sur le flanc droit, qu'a-t-il à voir avec le relevé scrupuleux du naturaliste ? Là, des segments articulés, comme une carapace dorée fissurée en plaques, se déploient sur un fond bleu sombre qui, trompeusement uniforme, recèle un fourmillement nébuleux de taches encore plus opaques.

La jouissance de l'œil est sans borne, et, dans cette griserie, d'autres noms apparaissent, on songe à Evi Keller, à certains Yang Jiechang – mais la froide raison classificatrice, elle, renâcle, qui cherche silhouettes et schémas familiaux.

Bien sûr, le bleu est celui du lac d'Aoiké, le derme noir irrégulièrement compartimenté celui des branches, les pulvérulences roses la neige des fleurs de cerisiers... Mais ne serait-ce pas là tout au plus des traces, une sténographie picturale ? Le catalogue note à juste titre le tropisme abstrait de Takehiko Sugawara qui, ramifié lui-même à l'instar de ses modèles, fonde les traditions japonaises aux recherches de la modernité. Manierait-il, artiste bûcheron, le pinceau comme la hache pour mieux s'émanciper de la Nature ? Écoutons encore notre chambre d'écho personnelle et cette autre voix qui se fait soudain entendre, qui parle d'« entrer avec son corps dans sa mère ». Ce sont les accents de Paracelse, et la mère en question, note Mircea Eliade, est « la Nature à l'état primordial ».

Nul arrachement, en effet, chez Takehiko Sugawara : au contraire, une rêverie qui pénètre l'intimité des arbres, se figure les mouvements les plus secrets, les plus enfouis, de la matière végétale. Ces gris diversement dilués, ne sont-ils pas le bain cellulaire où trempe l'existence ? Ces poudroisements de rose et de bleu ne figurent-ils pas le cosmos intérieur, cet infiniment petit des organismes ? Et l'or, n'est-ce pas l'irradiation bienfaisante du soleil, père de toute vie ?